

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 6 DECEMBRE 1890

FLEUR-DE-MAI

PREMIERE PARTIE

LA TIOTE

(Suite)

—Ecoute, l'ami,—lui dit Romain,—veux-tu gagner vingt francs ?

L'homme, un petit gros, court, jaune comme un coing, guigna son interlocuteur du coin de l'œil.

Il faut le reconnaître, Romain n'avait pas une mise annonçant la facile dépense de la pièce annoncée.

—Je vais te le faire voir le petit jaune, il n'y a pas d'erreur.

Et Romain montra la pièce.

—Qu'est-ce qu'il faut faire pour gagner vingt francs ?

—Oh ! bien peu de chose. Tu as un morceau de pain ?

—Oui, et un bout de fromage avec, pour mon goûter.

—J'ai aussi une bouteille.

Une goutte d'eau-de-vie... Eh bien ! veux-tu me donner le tout pour vingt francs ?

—Tout de même.

Marché conclu. Et Romain devint aussitôt propriétaire des victuailles.

L'homme allait s'éloigner en courant.

—Oh ! une idée,—se dit Romain,—et celle-là est tout aussi bonne que la première.

Puis tout haut :

—Eh bien ! l'ami, tu pourras remercier le bon Dieu de m'avoir rencontré, je vais te rendre trois services au lieu d'un. Tu me regardes... Je parie que je te fais encore gagner vingt francs ?

—J'ai pu rien—fit l'autre en fouillant et retournant ses poches.

—Mais si, tu as encore quelque chose... tu vas voir...

Le braconnier répéta encore, d'un ton de regret :

—Pour sûr que je n'ai plus rien.

—Eh bien ! change-moi ta veste de velours pour ma cotte bleue, ton chapeau de feutre pour ma paille et je te donnerai encore vingt francs.

—C'est-y vrai ?

—Les voilà, tout comme les premiers.

L'homme n'hésita point.

Elle était ample, fort heureusement, la veste, et encore les larges épaules de Romain n'y entrèrent-elles qu'à grand-peine. Ça craqua bien un peu, mais avec un effort ça finirait par se faire.

Romain s'était retourné pour dissimuler le gros paquet de billets de banque qui prenait place dans la poche interne de la veste de velours.

—Allons ! l'ami ! bonne chance !... et si, une fois dans le chemin ou sur une route, tu trouves les gendarmes ou les gardes, s'ils te demandent si tu as par hasard rencontré un homme comme ci et comme ça, tu leur diras :

—Oh ! oui, je l'ai vu... Il avait même l'air bien las, il tirait du côté de Salbris...

—Pour sûr que je leur z y dirai.

Et l'homme prit sa course.

—V'là toujours deux atouts que j'ai rencontrés dans mon écart, fit Romain,—en mordant à belles dents la miche.—Jour de Dieu, j'étais t'y creux !... C'est bête d'avoir faim comme ça. Mais faut pas que je me relentisse, parce que les autres ne m'ont pas lâché, c'est bien certain... Et puis voilà la nuit tout de même... et faudra bien qu'ils aillent se coucher les chiens de chasse...

A présent les bois s'élargissent, mais si la course de Romain devenait plus facile, s'il pouvait marcher d'un pas rapide sur une couche de mousse

moëlleuse et d'herbes douces, la clarté des arbres permettait de l'apercevoir de plus loin...

Néanmoins, il s'enhardissait, quand tout d'un coup des cris partirent sur sa droite.

—Le voilà !—fit un garde, se jetant à corps perdu pour lui barrer la route.

Et il ajouta :

—Ah ! le gueux !... il a changé de veste avec Troncin...

Romain s'était élancé lui aussi, et dame, comme bien on pense, il piquait un effréné pas de course.

Et il allait, il allait... comme le vent, la tête basse.

Malédiction !... Il venait de se taper contre une muraille...

I là, continuer pendant une centaine de mètres toujours lancé au même train... trouver une porte ouverte, se faufiler par l'entrebâillement et reprendre sa course au milieu d'un parc coupé de hautes charmilles... tout cela ne dura que l'espace d'un éclair.

Encore, tant qu'il pouvait, il poursuivait son galop.

A travers l'ombre qui commençait à tomber, il entrevit un homme armé d'un fusil.

—Halte !... cria l'homme,—un des gardes certainement,—halte ! ou je te brûle.

Ah ! bien, oui ! Romain fit un saut de coupe, s'aplatit tout de son long et se relevant comme une balle fonça encore tout droit...

Dans son atiolement, il eut conscience qu'il traversait des bordures, des plates bandes...

Il brisait des châssis, des cloches, s'embarrassait dans des fils de fer.

Et, tandis que le sang lui battait aux tempes, les cris d'une meute humaine parvenaient à ses oreilles.

—Artétez-le... C'est lui !... Tirez dessus !

Devant lui se dressait une énorme masse blanche...

Perdu !... Pris !... Il était pris.

Il doubla une grosse tour carrée dont l'angle déroba son ombre à ceux qui le poursuivaient.

Alors, il hésita.

La bande devait s'être partagée en deux pour le prendre certainement entre deux feux.

En se coulant contre la muraille, il sentit les contours d'une énorme gouttière, aux aspérités échanquées,—son bâton lui devenait inutile... Il le jeta, assujettit son paquet autour de son cou, comme il l'avait au passage de la rivière, et il grimpa le long de la gouttière avec cette agilité simiesque que donne aux solides et aux nerveux le courage du désespoir.

Au premier étage, une fenêtre était entrouverte, doucement il la poussa.

Et il s'engouffra dans une chambre où, heureusement pour lui, il n'y avait personne.

En bas, au pied du mur, on discutait...

—Ah ! le gredin, nous a-t-il fait courir.

C'était La Rosée, qui arrivait bon premier...

Le jeune garde jeta sa cape par terre et s'es-suyant le front.

—Ah ! je n'en puis plus... Je suis enfondu...

Jamais un colporteur ne nous a donné tant de mal.

Bernard en tête et d'autres gardes arrivaient par l'autre côté de la grande construction.

Puis, ce fut le tour de Chamoiseau et de Frémion ; tout ce monde haletait, s'épongeait et parlait à la fois à mots entrecoupés.

—Un peu de silence, s'il vous plaît,—fit le brigadier,—et procédons un peu par ordre, sensément.

On reprit haleine ; puis Bernard, le garde chef de Lauriac, parla le premier.

—Avec tout ça, je ne le vois pas, le paroissien.

Où est-il ?

—Il est entré dans la maison,—répliqua le gendarme Frémion,—c'est sûr.

—Par où ?

—Voyons, Frémion,—répondit doucement le brigadier,—ne disons pas de balivernes ; il est entré, comme on entre généralement, par la porte ou par la fenêtre.

—Mâtin, brigadier... faut de fameux poignets pour grimper d'ici à une fenêtre... Quant aux portes, elles sont fermées... Ah !... il y a un soupirail... Parbleu, il sera entré par là, comme un renard dans un terrier.

Un autre garde, que nous n'avons pas encore aperçu, se baissa et secoua la tête...

—C'est bien étroit pour donner passage à un homme.

—C'est bien mon avis,—appuya Bernard,—seulement, faisons vite, parce que nous ne sommes pas chez nous, et voilà la nuit.

La Rosée vint à la rescousse.

—Oui,—fit-il,—du château des Souches à Lauriac, il y a bien tout près de quinze kilomètres...

Et avec ce que nous avons dans les jambes, ça nous fera un joli ruban de queue.

—Oh ! monsieur le comte ne refusera certainement pas de vous faire reconduire en voiture.

Ce fut l'un des gardes des Souches qui formula cet avis.

—Avant tout,—opina Chamoiseau,—faut cueillir le particulier, parce que nous ne pouvons pas...

ne pas le pincer, maintenant qu'il est dans le sac.

—Ah ! voici son bâton,—fit Frémion qui, en rôdant autour du groupe, venait de trébucher en mettant le pied sur la trique...

—Ça y est,—s'écria Bernard,—il aura jeté ça pour grimper. Eh bien !... il n'y a qu'une chose à faire, c'est de fouiller le château, c'est bien simple... Et ça ne sera pas long...

—Oui,—dit le brigadier,—seulement faut laisser du monde en bas, parce qu'il ne faudrait pas qu'il filât d'un côté, tandis que nous entrerons par un autre.

On se rangea à cet avis et les gardes, sauf celles des Souches, restèrent en faction au dehors du château, tandis que le brigadier, Frémion et lui y pénétraient.

—Monsieur le comte est-il là ?—demanda le garde à un valet de chambre qui se tenait dans le vestibule.—Dites que le brigadier de gendarmerie de Salbris voudrait lui parler.

Et il ajouta :

—Il y a un malfaiteur qui a dû se réfugier dans l'une des chambres du château, et nous venons pour l'arrêter... Cela ne va même pas être long.

—M. le comte doit être dans sa chambre, je vais le prévenir,—fit le domestique.

Et il gravit les degrés d'un vaste escalier, s'arrêtant à un large palier du premier étage et ouvrant une porte capitonnée, frappa discrètement :

—Entrez,—répondit une voix sonore.

Le valet de chambre ouvrit la porte et se trouva en face d'un homme blond, à grands yeux bleus, à moustache fine sabrant le visage, vêtu d'un élégant costume de chambre.

L'œil était clair, ouvert et loyal, mais en même temps voilé par une indéfinissable mélancolie.

C'était le comte Fédor Stroganof Rémer, le récent acquéreur du château des Souches, l'ami du marquis Henri de Lauriac.

Le comte avait dépassé de plusieurs années la quarantaine, des plis profonds barraient son large front et ses cheveux se poudraient vers les tempes.

Le valet de chambre transmit à son maître la requête de Chamoiseau.

—Parfaitement,—répliqua le comte,—c'est tout naturel. On va mettre les Souches tout entière à votre disposition.

Et il ajouta :

—Je vais d'ailleurs moi-même diriger vos recherches...

Le comte Stroganof quitta alors sa chambre et, suivi de Chamoiseau et de Frémion, commença une visite détaillée de l'immense château.

Ce n'était pas une petite affaire. Les chambres étaient nombreuses, les couloirs contournaient les galeries et les appartements.

Le comte avait commencé par les combles, précédé de son intendant qui ouvrait les portes une à une et les refermait aussitôt à double tour après la minutieuse et inutile recherche opérée dans les coins, sous les meubles et dans les armoires.

Chamoiseau, d'un air contrarié, mordait sa moustache et grognait d'indistinctes paroles, dont le ronflement continu finit par arriver aux oreilles du comte.

—Qu'avez-vous donc, brigadier ?—lui demanda-t-il du ton le plus gracieux,—est-ce que nous ne procédons pas assez vite ?

—Ça n'est pas tout ça, monsieur le comte, mais c'est qu'à tourner comme nous faisons, le paroissien a peut-être bien tout le temps de se donner de l'air, sensément.

—Mais je vous l'ai dit,—répliqua le comte,—je